

PREFACE

Les récentes célébrations, en 1992, du 500^e anniversaire de la « Découverte » n'ont pas manqué, par leur inspiration généralement ethnocentriste, de susciter de l'autre côté de l'Atlantique, aux Antilles comme en Amérique, quelques légitimes contestations.

Si, au plan anecdotique, elles ont en Haïti conduit au « déchoukage » symbolique de Christophe Colomb, au déboulonnage de sa statue, si, en Martinique, elles ont donné lieu à une parodie de « procès de Colomb » qui n'a pas manqué de sombrer dans de puérils anachronismes, elles ont aussi, paradoxalement et plus profondément, contribué à revivifier le mythe.

Ne serait-ce qu'en faisant d'un héros épique, initiateur de la plus grandiose des « Anabases », un héros tragique, en rappelant que le « *grand itinérant du songe et de l'action* », comme aurait pu le qualifier Saint-John Perse, connu le pire des destins, celui d'un christophore devenu crucificateur, celui d'un amant qui – ainsi que l'imagine Edouard Glissant dans *Les Indes* – emporté par un « *grand vent de folie et de sang* », finit par tuer l'objet même de son désir. Comme si, dans l'athanor américain, l'alchimie, fonctionnant à rebours, n'avait laissé de la légende dorée que l'image plombée d'un conquistador, du héros lumineux grâce à qui « *la terre en ses graines ailées, comme un poète en ses propos, voyage[ait]* », que l'image spectrale et fascinante d'un ange de la Mort...

Au-delà du cas personnel du Grand Amiral, c'est évidemment de la rencontre de l'Europe et du Nouveau Monde dont il est question, rencontre éminemment tragique où l'une et l'autre perdirent leur âme, dès l'instant où les découvreurs, emportés par leur orgueil, leur prosélytisme et leur avidité, se muèrent en exploiters, dès l'instant où le mépris réorientant leur curiosité, ils n'eurent de cesse qu'ils n'eussent imposé leurs propres valeurs, substituant à la rencontre des cultures l'intolérance ravageuse de leur ethnocentrisme.

En ce sens, Christophe Colomb est bien « le » découvreur de l'Amérique, celui qui, pour sa plus grande gloire et son plus secret tourment, détourna le cours de son histoire, en aliéna la destinée. Peu importe que d'autres aient foulé avant lui ces terres qu'il s'obstina – soucieux de donner à tout prix consistance à son rêve d'adolescent – à nommer « Indes occidentales ». Les Vikings, les Lapons, les Irlandais de Saint-Brendan, les Portugais qui, chassés par l'invasion more, colonisèrent paraît-il l'île d'Antilia, les Turcs chez qui l'on retrouva l'une des premières cartes des Antilles et peut-être même les Africains d'Aboubakar II, l'empereur du Mali successeur de Soundiata qui, selon Al Omari, entreprit vers 1310, avec une flotte de 2000 vaisseaux, d'explorer l'Atlantique et n'en revint

jamais, l'ont peut-être devancé sur les côtes du Nouveau Monde. Mais, à supposer qu'ils aient eu des visées hégémoniques, ils n'en avaient pas les moyens. Tant et si bien que revint à Colomb et à ses successeurs, hommes des temps modernes, le privilège du plus grand génocide de l'Histoire.

L'ouvrage d'Odile Dupon-Gannier n'est évidemment pas consacré à l'Amiral, même s'il en évoque, en préambule incontournable, la personnalité emblématique. Par sa situation exceptionnelle (il est le premier), par son comportement, sa sensibilité, ses théories et ses préjugés, par son évolution également, Colomb incarne tous les malentendus à venir nés d'un impossible dialogue, d'une dramatique impuissance à admettre une égalité dans la diversité, sans tomber dans le piège assimilationniste qui consiste à nier l'altérité en prétextant une secrète identité. Homme à la fois du Moyen Âge et des temps modernes brutalement confronté à des cultures non plus seulement « exotiques » mais positivement « extra-terrestres » (la Bible, dans sa divinité, ignorait évidemment le Nouveau Monde), Colomb réunit en lui toutes les incompréhensions et les contradictions qui ne tarderont pas à opposer esclavagistes et défenseurs des Indiens, développant mythes et contre-mythes, bons sauvages contre Caraïbes anthropophages. Contradictions dont les « westerns » ou les dessins animés contemporains (voir *Pocahontas*, version « Disney » d'*Atala*) ne sont jamais que les échos indéfiniment prolongés...

C'est bien à la perception de l'Autre et de sa culture que s'intéresse Odile Dupon-Gannier, le problème trouvant avec les Indiens des Caraïbes sa première illustration flagrante avant de se reposer avec acuité à propos de l'Afrique et des Africains. Une perception qui, bien entendu, nous amène à nous interroger sur nos partis pris et notre insensée prétention à ériger notre indécrottable subjectivité en objectivité.

Les Indiens des Caraïbes, à quelques exceptions près, demeurent sans voix. Non que les Européens les aient à ce point impressionnés qu'ils n'aient osé s'exprimer, mais tout simplement parce que rares ont été parmi leurs adversaires ceux qui ont daigné (ou pu) les écouter. L'auteur le montre bien : les seuls discours des Indiens que nous possédions sont ceux des « Indiens à plumes » (entendons par cet heureux jeu de mots les Indiens fictifs sortis tout droit de l'imagination fantasmagorique des écrivains européens); les discours des vrais Indiens, faute de « marqueurs de paroles » (pour reprendre l'expression de Patrick Chamoiseau) ne leur ont pas survécu.

Ce ne sont donc pas leurs points de vue et leurs critiques qui nous remettent en question mais tout simplement les « visions », les fantasmes érigés en certitudes des Européens eux-mêmes qui, en étalant leurs contradictions, ébranlent nos plus chères convictions. Certes il s'agit d'ancêtres et, pensant avoir depuis bien progressé, nous avons tendance à en sourire. Sauf quand Odile Dupon-Gannier, pratiquant un humour à la fois discret et d'une redoutable efficacité, se risque en fin de paragraphe ou de chapitre, à franchir les siècles, à braver les anachronismes pour nous impliquer dans une éclairante comparaison. Qu'il s'agisse des structures

sociales, de l'organisation du travail, du statut de la femme, des problèmes d'éducation des enfants, des mœurs dites « scandaleuses », des questions d'esthétique corporelle ou de religion, loin de nous tenir à distance, elle prend un malin plaisir à ponctuer son exposé de clins d'œil complices nous renvoyant à notre actualité.

Cette entorse à la froideur habituellement imposée à l'analyste lui est d'autant plus aisément pardonnée que son étude imagologique est par ailleurs irréprochable et qu'elle évite justement tout *réel* anachronisme. Loin de confondre les époques et leurs mentalités collectives souvent bien différentes, elle excelle à pointer les spécificités du temps, aidée en cela par une solide culture à la fois classique et moderne qui lui permet d'identifier d'un siècle à l'autre et d'une contrée à l'autre les avatars parfois subtils mais toujours prégnants de tel ou tel mythe, de tel ou tel schéma littéraire, de telle ou telle figure de rhétorique constitutifs d'une vision du monde.

Et les Indiens des Caraïbes, après avoir tout naturellement occupé le devant de la scène, après nous avoir donné, avec la complicité de leurs « témoins », tout un spectacle éminemment baroque où les apparences comptent plus que la réalité, spectacle haut en couleurs qu'Odile Dupon-Gannier a magistralement orchestré, insensiblement s'effacent. Non sans que l'auteur bien entendu ne les ait consciencieusement réhabilités dans leur « étrangeté », eux et leurs cultures, en laissant apparaître les ficelles de la représentation, en en révélant les tours de passe-passe pour, sous les mythes et leur illusoire autorité, sous la « littérature » de voyage ou de fiction, retrouver un peu de leur réalité ethnique.

Ils s'effacent pour nous donner, à défaut de cet or qui fit leur malheur, une leçon de relativisme, de modestie et de respect. Pour permettre à l'auteur de nous faire mesurer l'importance, insigne de ce que les historiens de l'École des *Annales* (Lucien Febvre, Robert Mandrou, Georges Duby, Michel Vovelle et quelques autres) ont appelé l'histoire des idées, des mentalités, voire des sensibilités.

Si la quasi-totalité des voyageurs qui ont fréquenté les Caraïbes (laissons de côté les écrivains en chambre) ne les ont pas vus ou les ont vus autres qu'ils n'étaient, c'est parce que les voyageurs ne pouvaient voir que ce que leur culture européenne (individuelle et surtout collective) leur permettait – voire leur commandait – de voir. Ce piège (« fatal » à tous les sens du terme) guette tout observateur et les ethnologues contemporains en ont bien pris conscience. Leur crainte essentielle est de ne pas découvrir chez autrui ce qu'*a priori* ils pensaient trouver, pire: de donner un semblant de réalité à ce qui n'est en fait qu'une projection de leurs propres vœux.

C'est ainsi – faut-il le rappeler ? – qu'au-delà des pittoresques broderies littéraires sur le « Bon Sauvage » ou le « Barbare » (avers et revers de la même médaille) sont nées les théories pseudo-scientifiques qui ont empoisonné les rapports interraciaux et les relations entre les peuples.

A une époque (notre époque) où d'aucuns (qui n'ont plus l'excuse de cet aveuglement collectif dont furent victimes Colomb et ses successeurs immédiats) voudraient remettre au goût du jour les élucubrations de Gobineau, Montandon et autres Gustave Lebon sur l'inégalité des races ; à une époque où, dans un contexte de « Grande Peur » de l'« Etranger » (l'« indigène » du temps des colonies), d'aucuns ressortent en toute impudence et impunité les vieilles lunes de la supériorité « blanche », la lecture du présent ouvrage, foncièrement honnête, à savoir scientifiquement irréprochable et généreux, ne peut être que réconfortante.

Il n'y a qu'un antidote (ou plutôt deux) aux « résistibles ascensions » des « Arturo Ui » du XXI^e siècle : la connaissance et ... l'humour. Merci à Odile Dupon-Gannier d'avoir démontré que les universitaires (du moins les meilleurs d'entre eux) pouvaient être, en la matière, d'excellents apothicaires...

Jack CORZANI

Professeur à l'université Michel de Montaigne - Bordeaux III